



Banjo NewsLetter

THE 5-STRING BANJO MAGAZINE



September 2014

Interview avec Gilles Rézard

Par Pete Wernick

Je n'avais pas encore entendu parler de Gilles Rézard lorsqu'il a pris contact pour devenir Enseignant de la Méthode Wernick. J'ai été intrigué par le fait que dans un coin de la France, quelqu'un s'investissait autant dans le bluegrass, au point de vouloir enseigner la jam bluegrass. Lors de nos échanges, j'ai été impressionné par sa compréhension de l'anglais, et par son savoir faire du point de vue de l'enseignement et du bluegrass. Les fichiers audio qu'il a envoyé démontraient une excellente maîtrise de l'instrument, un son solide, une grande affinité avec les principaux courants du banjo bluegrass, ainsi qu'un esprit d'aventure. Sur Skype, la conversation s'est déroulée agréablement grâce à la nature chaleureuse et modeste de Gilles, ce qui m'a conduit à le certifier pour la Méthode Wernick.

Les avis recueillis auprès des élèves après ses classes de jam (à Genève et dans deux autres endroits en France) sont extrêmement positifs. Je n'étais cependant pas préparé à la surprise que j'ai eue lorsque Gilles m'a envoyé une maquette de son second album. Son premier, "Wood, Metal and Skin" en 1994 montrait déjà de bonnes dispositions et de la créativité, mais ce nouvel album est clairement le travail d'un artiste parfaitement accompli et d'une grande originalité.

Gilles est né vers Paris en 1961. Il a deux jumeaux de 12 ans (les deux et son épouse Rachel jouent de la musique) et vit essentiellement de la musique depuis sa vingtaine. Il se produit dans différents groupes, certains bluegrass, d'autres pas. Il excelle aussi à la mandoline et à la guitare.

Il n'aura pas fallu longtemps à Donald Nitchie pour repérer le nouvel album de Gilles fraîchement arrivé à Banjo Newsletter, et décider de réaliser un article spécial, dont il m'a confié l'interview. Cela se fit à nouveau par Skype. Je remercie BNL (Banjo Newsletter) de nous faire profiter de musiciens comme Gilles, qui vit loin du pôle principal du bluegrass et du banjo, et qui produit néanmoins une musique nouvelle, intéressante et stimulante au banjo.

—Pete Wernick, August 2014

Pete Wernick : Nous apprécions votre musique et en pensons beaucoup de bien. Je suis heureux d'écrire à ce sujet et de faire cette interview. Je ne fais pas cela très souvent mais je pense que votre musique le mérite.

Gilles Rézard : J'apprécie !

PW : Alors, qu'est ce qui vous a amené à la musique bluegrass et au banjo ?

GR : J'avais à peu près 12 ans lorsque j'ai entendu du banjo pour la première fois. Comme beaucoup d'entre nous, c'était la bande originale du film *Delivrance*, et c'était également le 1er style de musique qui m'attirait vraiment. Avant je n'étais pas réellement intéressé par la musique, qu'elle soit classique ou rock comme mes amis. Aucune ne parlait vraiment à mes oreilles. Mais après avoir entendu *Delivrance*, j'étais en vacance d'été avec mes parents, je mettais ce morceau en boucle dans la voiture de mon père. Ce fut comme un choc électrique pour mon jeune cerveau. Mais à cette époque, mes parents ont pensé qu'il était plus important pour moi d'apprendre le piano que le banjo. Et j'ai donc étudié le piano dans une école de musique. Mais je n'avais pas un bon professeur et j'ai arrêté au bout de deux ans.

PW : Quelques années plus tard, comment avez-vous eu votre premier banjo et pourquoi ? Et qu'avez-vous fait avec ?

GR : J'ai eu mon 1er banjo à 17 ans, environ un an après avoir débuté la guitare picking dans le style de Marcel Dadi, le guitariste français (style similaire à Chet Atkins et Merle Travis).

PW : Je le connaissais. Grand musicien.

GR : C'était très agréable d'entendre ce style de musique en France à ce moment là. Ainsi je commençais donc avec la guitare et un an plus tard, j'entendis Bill Keith qui jouait à cette époque avec Marcel Dadi. Après j'ai découvert Tony Trischka. Et ensuite, vous, Peter et un peu plus tard Earl Scruggs.

PW : Ainsi, Earl est arrivé en cinquième, et en premier il y avait Eric Weissberg....

GR : Quelque chose comme ça ! (rire)

PW : Pour nous, Américains c'est toujours intéressant d'entendre comment quelqu'un si loin du berceau du banjo bluegrass (la Caroline du Nord) ne s'est pas seulement contenté de l'apprécier mais l'a creusée si profondément que vous êtes devenu un virtuose. C'est moins surprenant pour moi qui ai découvert Scruggs en grandissant à New York mais la France est vraiment loin. Donc le premier joueur de banjo que vous avez vu en live était Bill Keith ?

GR : oui, à un festival folk à Courville en 1978. C'était aussi quand j'ai rencontré Jean-Marie Redon, un fameux joueur de banjo à cette époque et son groupe Long Distance.

PW : quand vous avez commencé à jouer du banjo, quels étaient vos buts, jusqu'où pensiez-vous être capable d'aller ?

GR : Mon premier banjo a complètement changé ma vie. Le blue-grass et banjo 3 doigts étaient si attirants pour moi que je jouais chaque fois que je pouvais, après l'école, les week-end, et même quelque fois durant les repas. Mais je n'avais absolument aucune

idée d'où je pouvais aller et en fait, je ne me rappelle pas que cette question me soit passée par la tête.

PW : quels sont les musiques vous avez commencé ?

GR : j'ai appris les musiques depuis les méthodes de Bill K et J M Redon et d'après les disque de Bill voir page 1

PW : est-ce que vous utilisiez les tablatures ou simplement d'oreille

GR : comme j'avais appris la guitare, je me suis servi de tablatures.

Mais bien sûr, je débutais par écouter la musique maintes et maintes fois. Plus tard, j'ai été capable de les apprendre d'oreille.

PW ; avez-vous mis longtemps avant de pouvoir jouer avec d'autres.

GR : 6 mois après avoir appris à jouer, j'étais dans un studio à enregistrer un L.P.

PW : 6 mois, c'est inhabituel

GR : précédemment, mon père jouait du violon avec des amis. Il jouait d'abord de la musique classique et ensuite il s'intéressa à la musique de type fiddle.

PW : vous voulez dire fiddle d'Amérique ?

GR : oui, marcel Dadi nous a aidés à découvrir cette sorte de musique et le guitariste de l'enregistrement était très amateur de Country Gentlemen, seldon scène and kentucky Colonels.

A cette époque, nous avons aussi découvert le grand disque de Nitty Gritty Dirt Band (Will the circle be unbroken)

PW : ah oui, ceci m'aide finalement à comprendre comment vous avez fait votre chemin dans le blue grass. Et bien évidemment, à la fois Déliverance et The Circle furent très influents chez nous en apprenant aux gens le Blue grass et le banjo. Et sur ce disque vous avez entendu Pare 2.....une merveilleuse éducation mais on est encore loin de là où vous êtes maintenant. Parce que vous vivez à plein temps comme musicien, non ?

GR : oui.

PW : vous jouez incroyablement bien du banjo et très bien de la mandoline et de la guitare.

GR :MERCI

Pw :C'est mérité ! et je suppose que la plus grande partie de la musique que vous jouez ne peut pas être appelée Blue-grass parce que même si vous le vouliez, vous n'auriez pas l'occasion de gagner de l'argent en jouant uniquement du blue grass en France.

GR : exactement, oui, mais dès le début, quand j'ai commencé à jouer du banjo, j'ai évidemment commencé par le blue grass ou mélo

dic style.

PW : par mélodic, vous voulez-vous dire jouer toutes les notes dans un style fiddle ?

GR : oui, comme Bill Keith mais j'ai réalisé que je ne serai jamais aussi bon qu'un banjoïste Américain parce que je n'ai pas ce genre d'opportunité ici. Il était très difficile de jouer du Blue grass ou de pouvoir aller en écouter dans les années 70.

PW : vous étiez à la fin de votre adolescence à ce moment-là, quelle allait être votre carrière autre que musicien.

GR : j'ai commencé par enseigner la guitare mais je ne gagnais pas assez d'argent. Aussi j'ai trouvé un autre travail dans l'industrie papetière etc et j'ai fait cela pendant à peu près 4 ans tout en jouant de la musique à côté. Mais ce travail était vraiment fatigant, j'étais sur la route la plupart du temps ce qui ne me laissait pas suffisamment de temps pour la musique. Aussi j'ai finalement réalisé que ce travail n'était pas pour moi et que la musique m'était indispensable.

PW : et qu'est-ce qui était important : le son ou l'interaction avec d'autres musiciens ?

GR ; oui, les deux. J'avais besoin de jouer pour apprendre de nouvelles choses et j'aimais jouer avec des amis et passer du bon temps avec eux.

PW : Habitez-vous toujours à côté de Paris

GR : non, j'habite en Bourgogne.

PW : Ainsi, vous connaissiez Jean-Marie Redon et Thierry Massoubre qui jouent sur votre disque et Christian Séguret. Est-ce eux qui vous ont aidés à continuer dans cette voie ?

GR : j'ai rencontré Christian et Thierry peu de temps après avoir commencé le banjo et à ce moment-là, il y avait seulement 4 groupes de blue grass en France. Ils étaient très populaires et attractifs pour les vrais amateurs ; ces groupes ont pesé beaucoup pour le blue grass en France.

PW : et vous avez donc quitté votre travail dans le papier à ce moment-là.

GR : j'ai donc essayé à ce moment-là d'être professeur de musique. J'ai commencé par enseigner à des enfants très jeunes, piano et guitare parce que le banjo, c'était impossible.

PW : quand avez-vous commencé à jouer dans ce qu'on appelle un groupe de blue grass ?

GR : nous avons joué un peu de blue grass dans mon premier groupe qui s'appelait la Récré.

PW : quel genre de prestation faisiez-vous ?

GR : nous jouions dans des cercles privés pour des auditoires réduits ou des événements d'association, dans les églises aussi, quelquefois dans les bars. Aucun de nous ne pensait vivre de la musique donc nous jouions aussi souvent et autant que nous le pouvions. Et quelques fois, nous jouions dans des festivals folk qui sont nombreux en Europe pour la musique traditionnelle.

PW : connaissiez-vous Philippe Bourgeois et son groupe Crazy Duck ; j'ai été très impressionné par Philippe et je l'ai même inclus dans "Master of the 5 string Banjo "

GR : oui, bien sûr, j'ai joué quelques fois avec Philippe et dans quelques stages appelés "Banjo safari ". Il avait la meilleure main droite que je n'ai jamais entendue d'aucun autre en Europe avec une maîtrise et un timing parfaits.

PW : est-ce que les joueurs de bluegrass en France se connaissaient bien les uns les autres et est-ce qu'ils s'aidaient mutuellement ou était-ce plus compétitif ?

Gr : je n'étais pas concerné par cela ; j'aimais juste apprendre et jouer du banjo avec des amis, mais j'avais l'impression que c'était très compétitif à ce moment-là.

GW : amicalement ?

GR : pas trop (rire)

PW : je pense qu'après que les gens vous ont entendu jouer, vous avez suscité des étudiants en banjo.

GR : oui en effet. Les premières 15 années j'ai enseigné la guitare avant d'avoir des demandes pour le banjo et je n'étais probablement pas un bon prof de banjo au début parce que j'avais appris très rapidement moi-même et j'avais du mal à enseigner pas par pas.

La chose la plus importante qui m'a aidée à obtenir des élèves en banjo fut mon premier disque en 1994 " Wood Metal and Skin "

PW : était-ce un disque de banjo soliste ? avec des compositions personnelles ?

GR : oui, 9 composition originales et 3 reprises.

PW : est-ce que votre style à ce moment-là montrait déjà un intérêt pour l'évolution du bluegrass ?

GR : mon style était plus bluegrass que maintenant. Mais j'aimais entendre Country Cooking et les premiers albums de Tony Trischka.

Je jouais du bluegrass traditionnel et mélodique et aussi de la musique celtique et des compositions évolutives comme Tony Trischka, Bella et Tony Fortado à ce moment-là.

PW : comment quelqu'un en France arrive-t-il au bluegrass évolutif ? Est-ce que vous étudiez très soigneusement les disques de Tony Fortado en essayant de traduire exactement ce qu'il jouait ?

GR : oui sur quelques airs de Bil Keith, Tony Trischka et vous.

Tony Fortado, Alisson Brown et d'autres plus tard.

PW : utilisiez-vous des tab si vous pouviez les obtenir ?

GR : on ne trouvait pas de tablatures aussi facilement qu'aujourd'hui. Mais c'était un bon entraînement d'oreille d'écouter soigneusement chaque note, d'imaginer quel doigt, quelle corde et quelle position. J'ai quelquefois passé des heures sur quelques secondes de musique d'un disque.

PW : diriez-vous que d'avoir d'autres musiciens dans votre vie fut un stimulant pour vous pour développer votre propre musique ? est-ce que vous jouiez à ce moment-là avec des musiciens connus ?

Gr : ce fut certainement important que mes deux frères écoutent du rock et du heavy metal. Ils jouaient de la guitare, de la basse, du saxo et de la batterie. Mon père jouait de la musique classique et traditionnelle. Donc j'ai toujours été intéressé à rencontrer des musiciens de tous genres : classique, jazz, celtique ou traditionnel.

Et ça m'excitait quand j'essayais de mélanger la technique bluegrass banjo avec quelque autre instrument ou style inhabituels. Une fois je suis allé à une émission de radio nationale pour un festival et j'ai joué 40 minutes avec seulement deux batteurs. C'est le genre de choses que j'aime essayer. Quelques fois ce n'est pas très intéressant musicalement mais c'est toujours sympa d'essayer.

PW : je pense que ceci est très significatif parce que en Amérique, on n'imagine pas ne pas avoir de musicien bluegrass autour de soi. Mais en France, cela semble difficile de trouver des musiciens bluegrass, aussi vous faites comme vous pouvez ? Si vous allez à l'épicerie et que vous ne trouvez pas ce que vous voulez, vous essayez autre chose que vous n'aviez jamais mangé avant. Peut-être aimerez-vous ça.

GR : exactement.

PW : est-ce que les musiciens jazz ou celtique vous ont bien accueilli ou ont-ils pensé que vous étiez un peu fou ?

GR : les musiciens que j'ai rencontrés dans chaque style étaient très intéressés à faire quelque chose de nouveau avec un banjo.

PW : je comprends. Retournons un peu en arrière.

Durant toutes ces années, étant un ado dans les années 1970 puis trentenaire dans les années 1990, quels étaient les points forts de vos journées musicales ?

GR : bonne question Je pense que la première chose qui m'a aidé à rencontrer d'autres musiciens fut mon premier disque. Ce disque a reçu un bon accueil en France et en Europe. C'était une bonne " carte de visite ".

GW : ils ont donc pensé que vous étiez bon et ils ont eu envie de jouer avec vous ?

GR : oui, quelque chose comme ça.

GW : de tout ce que vous avez produit ensemble, lequel a eu le plus de succès et a été le plus satisfaisant ?

GR : Opus 2 était un duo avec un de mes vieux amis ; Gérard Cresson, nous jouions plusieurs instruments dans des genres différents. Nous jouions chez des particuliers, dans des petits concerts et aussi dans les rues. Avec d'autres ensembles, j'ai intégré Djawoen, Bluegrass burger et Bluegrass avenue. Et plus tard, un ensemble dans lequel j'ai beaucoup joué, environ 10 ans, était Zip Code 2025. (Plus tard, nous avons changé le nom pour Banjomaniacs) Quelques fois , nous avons même joué à 3 banjos et nous avons une version de Délivrance avec une mains sur un banjo et l'autre sur un autre Vous pouvez nous voir sur YouTube (link online).

GW : quel est le plus grand auditoire pour lequel vous avez joué ?

GR : Zip Coce 2025 faisait l'ouverture d'un grand festival : Country Rendez-vous of Craponne. Il y avait environ 4.000 personnes.

GW : Qu'est-ce qui vous a décidé à faire votre premier disque ? ce n'était pas très facile et cela coûte cher.

GR : je me rappelle avoir dépensé autour de 25.000 francs pour faire ce disque, à peu près 4.000 dollars. J'avais économisé des cours que je donnais et quelques économies de mon travail précédent.

GW : eh bien, ce travail a servi à quelque chose et cela vous a montré que vous vouliez être musicien.

GR : oui, c'est bien. Quand je suis entré dans le studio pour l'enregistrement, je n'étais pas sûr d'avoir assez d'argent pour aller au bout. Mais il fallait que je le fasse et j'espérais juste que tout irait bien. Mais pourrais-je payer tous les à-côtés, le studio, les enregistrements des CD ? heureusement mon père a pu m'aider financièrement à la fin quand j'ai eu besoin d'aide.

GW : bien, je vous félicite pour avoir mené à bien ce disque comme une part importante de votre parcours musical. C'est comme si vous sentiez que vous ne pouviez pas accéder à l'échelon supérieur tant que vous n'auriez pas matérialisé la musique que vous aviez déjà créée.

GR : oui, c'est ça. Et en réponse à votre question précédente, une autre étape très importante pour moi fut mon premier voyage aux USA en 1992. A cette époque là j'essayais de vivre en enseignant la musique mais c'était très dur. Je n'avais pas beaucoup d'argent mais une voiture. Et j'avais tellement envie d'aller aux USA pour rencontrer quelques uns de ceux dont j'avais entendu les disques comme Tony Trischka et Bill Keith, alors j'ai vendu ma voiture et j'ai acheté un aller simple. Il me restait de quoi louer une voiture et me payer la nourriture et un logement pour quelques jours ; j'avais prévu à peu près 11 jours .

GW : ou avez-vous atterri ?

GR : à NY où j'ai rencontré Tony Trischka que je n'avais jamais vu avant. Je lui ai téléphoné pour prendre une leçon. C'est comme ça que j'avais prévu de le rencontrer. Je pensais dormir dans ma voiture dans la rue pour économiser. Mais Tony m'en dissuada, c'était l'hiver et j'aurais gelé. Et il me trouva une place chez un de ses amis, et cet ami était Bill Keith... que je n'avais pas encore rencontré.

J'ai passé 4 jours merveilleux avec Bill à Woodstock à parler de comment il travaillait sur un style mélodique, sur des accords et

(progressions) ce genre de choses, je rêvais !

GW : Bill est une mine de renseignements.

GR : ce fut vraiment un important moment de ma vie. Je leur en suis très reconnaissant (Gilles termine une chanson en l'honneur de Keith, appelée Glasco Turnpike, la rue où habite Bill Keith).

GW/ c'est une histoire merveilleuse. Je pense pouvoir parler au nom de plusieurs musiciens – si quelqu'un essaye vraiment quand il est difficile d'avancer, alors vous attirez un lot de sympathie et vous donnerez le meilleur de vous-même-. C'est une des choses que j'aime du monde Bluegrass. Ca peut être " compétitif " mais la sincérité et l'amour de la musique impressionnent chacun.

Donc vous étiez réellement bouleversé en revenant en France et à ce moment-là, aviez-vous de nouvelles idées sur ce que vous vouliez faire en musique.

GR : bien sûr, j'étais motivé et plein d'énergie, ce qui m'a aidé à rencontrer d'autres musiciens et à aller plus loin dans ma musique.

GW : C'était avant que vous ne fassiez votre premier disque et ensuite, quand les gens commencèrent à s'intéresser à votre musique, qu'avez-vous fait ?

GR : D'abord j'ai ouvert une école de musique à Sarlat dans le Sud Ouest de la France. Ensuite j'ai rencontré des musiciens, formé plusieurs ensembles et cherché des concerts. Occasionnellement, je jouais aussi dans les rues , dans les bars, en duo ou avec un ensemble ou des voix.

GW : quel genre de musique jouiez-vous dans les rues ?

GR : nous l'appelions " New acoustic " parce que ce n'était pas seulement du Bluegrass mais quelques fois du classique, du jazz, du celtique ou tout ce que nous aimions.

GW : je pense que les gens devaient être surpris d'entendre un banjo jouer ce genre de musique.

GR : oui, dans la rue, les gens sont très curieux de ce qu'ils voient et entendent. La plupart d'entre eux ne connaissent pas le banjo. Et c'était drôle de jouer des musiques inhabituelles. Souvent nous jouions des chansons Françaises.

GW : vous faisiez de l'argent ?

GR : dans la rue, non. En été, j'en avais assez pour vivre mais le reste de l'année, je donnais des leçons de guitare.

GW : Combien de temps jouiez-vous ?

GR : Quelques heures ; plus le soir, c'était plus agréable.

GW : Parliez-vous avec les auditeurs ?

GR : Oui, quelquefois mais nous ne sommes pas très bons pour ça.

GW : Cela m'intéresse beaucoup parce que quelques-uns de nos banjoïstes préférés passent le plus gros de leur temps à jouer dans la rue. En fait, Jens et Uwe Kruger y gagnaient entièrement leur vie quand ils ont quitté la maison, à la fin de leur adolescence. Et si ils sont si performants, c'est parce qu'ils comprennent la connivence entre eux et l'auditoire. Parce que quand vous jouez dans la rue, c'est autre chose, c'est gratifiant et enrichissant. Est-ce que vous le faites maintenant.

GR : je sais mais je ne le fais pas. Je le pourrais, c'était très fun.

GW : parlons maintenant de votre disque. Il s'est passé 20 ans depuis le premier. Cela fait longtemps. Le contenu vient-il des dernières 20 années ou est-ce plus récent ?

GR : Je les ai écrits sur les 20 dernières années. Quelques un sont très vieux.

GW : desquels êtes-vous le plus satisfaits,

GR : Blue musette est le premier qui me vient à l'esprit à cause de son influence Française. Et aussi, c'est du banjo mélodique ce qui est ma première influence (Bill Keith). Et j'aime aussi le mélange banjo accordéon.

GW : C'est en effet un bon mélange. Ca me rappelle le fiddle parce que le son de l'accordéon est vraiment très français pour moi. C'est une belle valse. Pouvez-vous en expliquer le titre.

GR : Blue veut dire bluegrass et le musette est l'ancêtre du Jazz français et Gypsy.

GW : Est-ce que musette est le synonyme de Jazz Gypsy ?

GR : non, en fait ils ne sont pas semblables mais ont des rythmes communs.

GW : Bien sûr, quand on parle de Gypsy jazz, on pense à deux grands musiciens français Stéphane Grappelli et Django Reinhardt. Avez-vous rencontré Grappelli ?

GR : oui, j'ai eu cette chance quand il était déjà vieux. Et c'était une sorte de miracle quand il jouait du violon, c'était merveilleux. J'ai pu le voir marchant difficilement, mais dès qu'il jouait la première note, il semblait soudain trente ans plus jeune !

GW : Y a t'il d'autres musiciens français que vous considérez très influents ?

GR : en banjo bluegrass : Jean Marie Redon et Philippe Bourgeois.

Mais d'autres comme Philippe Catherine, guitariste jazz belge. Il est très important pour moi parce que sa musique est très sensible et différente. Elle est très douce et relaxe avec de belles mélodies. Sa musique n'est pas démonstrative, il joue juste comme il respire, naturellement.

GW : j'aime cette description. De quels autres titres êtes-vous le plus satisfait.

GR : J'aime spécialement " Rue de la charité " où je joue de la guitare. Je l'ai composée quand je jouais dans la rue et vivait dans une vieille maison sans eau. Cet air vint sous mes doigts le jour où j'ai changé les cordes (ce qui n'était pas fréquent dans ces temps difficiles). J'ai découvert un nouveau son sur la guitare et c'est pourquoi j'aime cet air.

GW : c'est une belle histoire. Vous aviez assez d'argent pour acheter des cordes et elles sonnaient tellement bien que vous avez composé une musique. Pouvez-vous nous parler de votre banjo ?

GR : Robin Smith l'a fabriqué en 2002. Il y a posé une Huber tone ring sur une Bill Stokes Timless timber old wood pot. Et Bill fut assez aimable pour vendre une vieille wood pot sans sa corde showcase. C'est de l'acajou d'une seule pièce avec de l'ébène sur le clavier, un radius doux (12 secondes) et une spécial à niveau 26", waverly tuners, Snuffy Smith heavy bridge (11 // 16) Crowe spacing et Price tailpiece. J'ai dessiné le Headstock cut.

GW : y a-t-il d'autres titres dont vous êtes fier ?

GR : j'aime " To reach the clouds ". C'est un picking de guitare dans le style Chet Atkins, Marcel Dadi ou Merle Travis. C'était ma première expérience musicale dans ce style.

GW : c'est un joli titre. Je remarque que vous intitulez vos musiques en Anglais ; pourquoi ?

RG : J'ai choisi ce titre parce que quelques jours après avoir écrit la musique mais sans avoir choisi de titre, j'ai vu un film sue Philippe Petit et j'ai été tellement touché en le regardant jouer gratuitement pour les gens, juste pour les distraire, que j'ai pensé que le titre du film semblait un bon titre pour ma musique.

GW : Quand vous jouez en France, pourquoi utiliser des titres anglais ?

GR : Bonne question ; quand nous jouons du bluegrass en France, nous chantons naturellement en Anglais parce que c'est le langage du Bluegrass ; Plus tard quelques uns ont essayé de traduire le Blue grass en français mais ça ne sonne pas pareil, ce n'est pas du Blue grass. Ca pourrait être intéressant parce que les mots ont plus de sens, mais ce n'est pas réellement du blue grass. C'est très difficile de faire du Français sur des mélodies Bluegrass.

GW : Je crois savoir pourquoi. En Anglais, beaucoup de mots ont l'accent sur la première syllabe, en Français, c'est souvent sur la seconde syllabe. Du coup, cela ne sonne pas pareil, c'est sans doute un facteur important. Mais si vous utilisez des mots d'une syllabe seulement, vous devriez pouvoir écrire une chanson Bluegrass en français. Pensez-y.

Je remarque aussi que vous avez une jolie femme et un enfant qui joue de la mandoline. Peut-être manquez-vous une bonne opportunité de former un ensemble

GR : J'y penserai (rires). Bonne idée.

GW. Quand les enfants sont plus vieux, ce n'est pas si lucratif. Un jeune enfant peut inciter les gens à être plus généreux et ce serait drôle pour eux.

GR : bonne idée !

GW : Quel âge ont vos enfants ?

GR : ce sont des jumeaux, ils ont 12 ans. Mon fils s'exerce à la mandoline mais son principal instrument est la batterie . Et ma fille étudie le piano.